



Entrée des gorges de la Chiffa. — Gravure de Bochet, d'après une photographie.

VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB,

PAR M. ZEYS,

CHARGÉ D'UNE MISSION PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

1887.

Mardi 29 mars 1887.

Partis à neuf heures du matin d'Alger, le train nous dépose à midi à la gare de la Chiffa. Après un maigre déjeuner, nous montons dans le break, attelé de trois bons chevaux, qui nous est destiné. Le temps est beau; le doux soleil de l'Algérie illumine les paysages changeants qui défilent sous nos yeux.

Le village de la Chiffa, ruiné par le tremblement de terre de 1867, est peut-être remis de cette secousse violente, mais il n'y paraît guère. Il est triste, il n'est pas beau; nous avons hâte d'en sortir. Nous longeons l'oued qui lui a donné son nom, et qui, grossi par les pluies de l'hiver, court en gazouillant sur son lit de cailloux blancs. Nous voici au seuil de cette coupure gigantesque de l'Atlas que l'on aperçoit d'Alger, par-dessus les collines du Sahel; d'ici jusqu'à Médéa, le sang français a coulé à flots dans les premiers temps de la conquête. A voir ces montagnes broussailleuses qui s'élèvent à des hauteurs énormes, on se demande comment nos soldats ont pu, malgré les résistances de la nature et celles des hommes, demeurer les maîtres du pays.

Nous ne tardons pas à nous engager dans les gorges de la Chiffa, laissant à notre droite le djebel Mouzaïa,

célèbre dans l'histoire de la conquête. Il n'y a de place que pour la route et le torrent qui rongé la base des formidables murailles de rochers qui le dominant. Les genêts et les bruyères s'étagent au-dessus de nos têtes; un vent léger, tout chargé de parfums printaniers, tempère la chaleur du jour. Il fait bon respirer dans cette solitude agreste. Nous descendons de voiture, et nous cheminons allègrement jusqu'au Ruisseau des Singes, l'auberge classique où tous les touristes qui se respectent vont déjeuner. Et précisément nous en trouvons une vingtaine qui, leur *Piesse* ou leur *Baedeker* ou leur *Murray* à la main, le nez en l'air, admirent le paysage et les singes de M. Girardin; à défaut des singes vivants que personne n'a peut-être vus, depuis de longues années.

Nous nous élevons péniblement; la route s'encaisse de plus en plus; le torrent mugit à nos pieds; des cascades blanches comme du lait bouillonnent sous des fouillis de verdure, glissent sur les roches brunes, et se précipitent dans l'oued avec le bruit argentin du cristal qui se brise. Puis la montagne s'écarte, la rivière se divise en deux; les broussailles disparaissent pour faire place à de maigres pâturages où les pierres, trouant le sol, sont plus abondantes que l'herbe. Nous montons toujours; nous avons maintenant derrière

nous la chaîne du Petit Atlas, qui barre l'horizon quand on débouche dans la plaine de la Mitidja. Le djebel Mouzaïa, dans sa masse imposante, se détache comme un fort de la ceinture de montagnes qu'il domine.

D'interminables lacets nous aident à escalader le Nador; le paysage change encore une fois. A la végétation africaine succèdent les trembles, les saules, les peupliers; à l'arrière-plan se dessine un aqueduc monumental; notre première étape est terminée : à cinq heures nous franchissons les portes de Médéa. Nous sommes à 90 kilomètres d'Alger, et à 900 mètres d'altitude.

M. le capitaine Honoré, frère de l'un de mes compagnons de voyage, et chef du bureau arabe, nous attend. Il nous installe à l'hôtel d'Orient, d'où nous ressortons, au bout d'une heure, pour visiter la ville.

Médéa est bâtie sur le djebel Dakla; elle est entourée d'un boulevard de beaux arbres, des platanes pour la plupart; en sa qualité de place forte, les édifices militaires y sont nombreux et bien entretenus. La place d'armes et celle du marché sont pittoresques et bien ombragées. On nous conduit à un endroit sous l'aqueduc, d'où l'on découvre le Zakkar de Miliana.

A sept heures, nous nous asseyons à la table hospitalière de M. le capitaine Honoré. On a retardé pour nous le repas de baptême d'une jolie petite fille de sept mois, la première née de notre hôte.

Mercredi 30 mars.

Nous sommes debout à quatre heures du matin.

Un brouillard tellement intense qu'il guérirait un Anglais du mal du pays, nous enveloppe. On distingue à peine la lumière des lanternes de la diligence qui va nous emporter à Boghari. La lourde et incommode machine s'ébranle, et nous partons au galop de six chevaux, pleins de feu, malgré leur chétive apparence.

Au lever du soleil, le ciel se dégage peu à peu; le brouillard s'amasse dans le creux des vallées, comme d'épaisses couches d'ouate. Nous courons sur des crêtes capricieusement reliées entre elles par d'étroites corniches, et dominées par des montagnes plus élevées. Le paysage devient fantastique; les brumes, condensées dans les mille replis de l'abîme, prennent l'apparence d'une série de fiords norvégiens, gelés et couverts d'une neige grisâtre.

Nous passons à Damiette, où l'on nous dit que le vin est excellent; puis à Hassan-ben-Ali, où l'on nous sert, sous le nom de café, une décoction insipide dont le seul mérite est d'être brûlante et de rétablir la circulation dans nos membres paralysés par le froid; puis à Ben-Chikao, représenté par la maison de l'administrateur, grande bâtisse sans caractère, isolée sur le bord du chemin. Nous sommes à 1 300 mètres d'altitude; nous commençons à redescendre par des lacets qui serpentent à travers une forêt de chênes-liège, entrecoupée de vastes clairières peuplées d'asphodèles.

A huit heures nous arrivons à Berrouaghia. Il tombe une pluie fine qui ne nous empêche pas, pendant que

l'on change de chevaux, de visiter le marché arabe, la seule curiosité du lieu.

Berrouaghia est un beau village, bien bâti, très animé. La culture de la vigne y est en honneur. Le pénitencier agricole en possède déjà 160 hectares; avec ses 1200 détenus, que l'on moralise par le travail des champs, ce domaine s'arrondira encore, et le chemin de fer, dont la construction commencera l'an prochain, lui permettra d'écouler ses produits sans les grever de ruineux frais de transport. Les eaux thermales sulfureuses de Berrouaghia, fort appréciées des indigènes, seront pour cette intéressante localité une source de richesse, quand le magnifique établissement de bains que l'on y édifie en ce moment sera achevé.

Nous repartons à neuf heures. Le temps s'est éclairci. Nous franchissons les collines qui séparent la vallée de l'oued el-Hammam de celle du Chélif. Nous défilons, au galop de nos haridelles arabes, devant un moulin et une maison forestière pittoresquement situés. Nous traversons le chétif village d'Aïn-Maklouf, au sortir duquel la route se relève sensiblement et coupe en deux une belle forêt de pins. A mesure que nous nous élevons, la vue devient admirable; nos regards plongent dans un dédale de vallons boisés, de pâturages fleuris, bornés par de hautes montagnes. Mais notre ascension est de courte durée; quelques kilomètres plus loin, la route, fort belle sur tout ce parcours, redescend en lacets à pentes très raides jusqu'à une seconde maison forestière, au delà de laquelle on aperçoit des bouquets de pins et de singulières prairies naturelles, criblées d'énormes pierres grises.

La descente continue ainsi jusqu'à Aïn-Moudjerar, aussi nommé le Camp des Zouaves, où nous arrivons à midi. Nous mourons de faim et de soif. Hélas! le vin qu'on nous sert est mauvais; l'eau que l'on va chercher au fond d'un ravin profond, sur un chemin qui donne le vertige, est tiède. Le déjeuner est exécrable, sauf des oignons crus et des tranches de lard passées à la poêle.

Nous rentrons dans notre guérite, l'estomac mal satisfait. Nous franchissons l'oued el-Hakoum sur un beau pont de fer; nous longeons le Chélif, à travers une campagne désolée, véritable antichambre du désert, et, à trois heures, nous mettons pied à terre à Boghari, par un soleil de plomb. Nous ne sommes encore qu'à 166 kilomètres d'Alger, et déjà nous sommes dans le pays qui « sent le feu », suivant l'énergique expression de Fromentin. Pas un arbre à perte de vue; au fond, des collines déchiquetées, des rochers fauves aux formes bizarres; la petite ville, toute française, étale ses maisons au milieu d'une vallée largement ouverte où, grâce à la saison, le sol est tapissé de verdure; sur la hauteur, à gauche, s'étage le Ksar, village arabe peuplé de marchands, et d'Ouled-Naïls; sur une autre colline, également à gauche, couronnée par le cimetière arabe, des chèvres noires quêtent une nourriture problématique; à droite, à 8 kilomètres de distance, au sommet d'un contrefort du djebel Ammouch, on dis-

tingue les murs de Boghar, l'ancien repaire d'Abd-el-Kader, devenu une redoute française. Tel est le tableau que nous avons sous les yeux.

La diligence s'est arrêtée devant l'hôtel Célestin, beau bâtiment flambant neuf, où l'on nous donne des chambres reluisantes de propreté. Notre toilette faite, nous entreprenons, malgré le siroco qui souffle, l'escalade du Ksar, par un chemin que les chèvres elles-mêmes doivent redouter au mois d'août. Toujours pas un arbre, et ici pas un brin d'herbe; le sol, qui s'effrite sous nos pieds, a la couleur et l'inconsistance de la cendre.

Les rues du Ksar sont malpropres; les maisons, d'aspect misérable, tiennent le milieu entre la mesure arabe et la mesure européenne. Au rez-de-chaussée, des boutiques étroites, obscures, encombrées de marchandises de bas aloi, défraîchies par le soleil. Les fenêtres de l'étage supérieur sont garnies de ces femmes indigènes que Fromentin appelait des danseuses, par euphémisme. Elles sont toutes d'un emboupoint excessif et d'une laideur repoussante, à l'exception d'une jeune fille de quinze à seize ans, qui, debout sur un mur branlant, nous frappe par sa grâce et sa beauté. Ses jambes sont chargées de lourds *khalkhal* en argent, ornés de pierres fausses. Elle nous interpelle d'une voix harmonieuse, dans le français le plus pur. Nous apprenons qu'elle est orpheline, qu'elle a été élevée par les « bonnes sœurs », qu'elle lit et écrit le français; elle nous montre avec orgueil sa photographie, où elle est représentée en costume européen; la pauvre fille ne se doute guère qu'ainsi affublée, elle a perdu tout son cachet oriental, et qu'elle n'est plus qu'une caricature.

Nous gagnons, à l'extrémité du village, une place d'où l'on découvre un admirable panorama. Le cimetière arabe est à nos pieds; plus bas se dresse un marabout qui, ô profanation! a l'air d'une écurie surmontée d'un petit dôme; plus bas encore, s'allonge la rue principale de Boghari, grouillante d'hommes, de chameaux, de chevaux, de mulets. Dans le lointain bleuâtre, et malgré le siroco qui trouble la transparence de l'atmosphère, se profilent les vastes bâtiments militaires de Boghar.

Nous rentrons à l'hôtel, où nous avons invité à dîner l'administrateur et le juge de paix. Le dîner est excellent; le vin, du vin blanc de Médéa, exquis.

Judi 31 mars.

Nous nous levons au point du jour. On nous sert un excellent café dans l'immense salle à manger de l'hôtel. On nous présente le maire de Boghar, un homme intelligent et instruit, qui, chose à noter, ne dit de mal ni du pays, ni de ses administrés, ni de l'administration en général.

Nous en avons fini, heureusement, avec les guérites. Nous avons un excellent break, que nous ne quitterons plus jusqu'à la fin de notre expédition. L'équipage appartient à M. Cazelle, qui a tenu à le conduire lui-même. Je manquerais à un devoir de reconnaissance

si je ne disais pas ce qu'est M. Cazelle et le rôle éminemment utile qu'il joue dans le pays.

Il faut avoir voyagé dans le Sud pour se rendre un compte exact des difficultés sans nombre que rencontre l'Européen décidé à faire œuvre de colon dans ces régions brûlées par un soleil implacable, où les communications sont interrompues par les pluies de l'hiver, où les matériaux, les objets de première nécessité, amenés du Tell, atteignent des prix fabuleux, où les conditions de la vie, pour l'homme civilisé, habitué à un bien-être relatif, sont plus pénibles que partout ailleurs. Le colon qui, muni d'un capital, consent à entreprendre, aux portes du Sahara, cette lutte pour l'existence, dans laquelle les caractères les mieux trempés succombent trop souvent, doit avoir une santé de fer, une énergie indomptable, une persévérance que rien ne décourage.

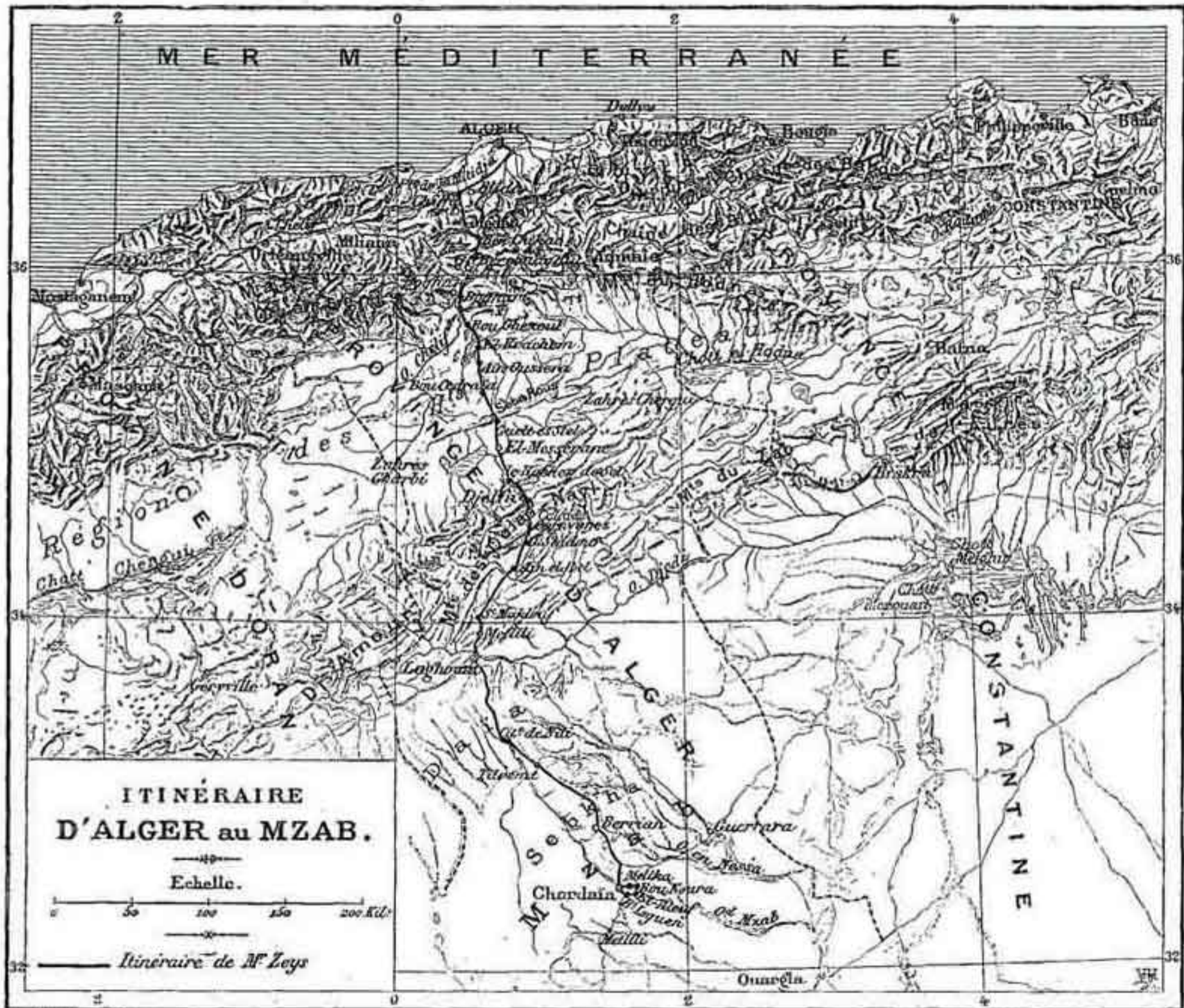
M. Cazelle est un de ces hommes. Tour à tour entrepreneur de transports, constructeur de fermes, cultivateur, il passe ses jours et ses nuits sur la route de Médéa à Laghouat, déjeunant chez son frère au caravansérail d'Aïn-Oussera, dînant chez son cousin à Guelt-es-Stel, visitant sa propriété des Terres-Blanches, et couchant parfois dans sa maison du Rocher de Sel, où sa femme et ses enfants l'attendent souvent des semaines entières, retenu qu'il est à Djelfa, à Laghouat, au M'zab, ou ailleurs, par les nécessités de ses multiples occupations. Sa personne, sa famille, ses biens, il a tout engagé dans la redoutable partie qu'il joue contre le désert. Également estimé par les Européens et par les indigènes, choisi comme arbitre par ces derniers dès qu'une difficulté surgit entre eux, il parcourt en pleine sécurité ces immenses espaces, sans autre arme que le fouet avec lequel il stimule l'ardeur de ses chevaux. Nous avons été recommandés à M. Cazelle; il savait que l'un de nous était le frère du capitaine Honoré, dont la droiture et la bienveillance sont légendaires dans le Sud tout entier; il n'en a pas fallu davantage pour faire de M. Cazelle la providence visible et agissante de notre voyage. Jusqu'à Laghouat il a été notre guide, nous renseignant sur les hommes et sur les choses avec une inépuisable complaisance. De Laghouat au M'zab, comme ses affaires l'empêchaient de nous accompagner, c'est son homme de confiance qui nous a servi de cicérone empressé et dévoué.

Au sortir de Boghari, l'horizon est barré, dans la direction du sud, par une chaîne de collines élevées, nues comme la main, brûlées par le soleil, ravinées par la pluie, entre lesquelles la route serpente capricieusement. Nous suivons, en le laissant constamment à droite, le lit boueux du Chélif, maigre torrent que le siroco tarit, qu'un orage métamorphose en mer tumultueuse. A le voir ainsi, rampant sournoisement entre ses deux rives arides, on ne se douterait guère que, cinquante lieues plus loin, tranquille et fier comme le Rhin de Boileau, il vivifie de vastes plaines. Ici rien ne vit, sauf quelques rares lauriers-roses, encore salis et déshonorés par les stigmates de sa dernière crue.

Ce morne labyrinthe franchi, nous entrons dans une immense plaine de 100 kilomètres de longueur, terminée par le djebel Kreïder, au pied duquel se trouve le caravansérail de Guet-es-Stel, où nous devons diner et dormir ce soir. Le spectacle est grandiose. Ce n'est pas encore le désert, à proprement parler, mais la nature nous y prépare. Les montagnes dont nous nous éloignons semblent nous fermer l'accès du monde civilisé; vues de ce côté, elles sont d'un bleu indigo; elles ont pour contreforts des collines rocheuses d'un brun violent, tirant sur le rouge, et donnent à l'œil la sen-

sation pénible de l'écorché. Le sol est tapissé de thym et de ciguë. A mesure que nous avançons, la teinte brutale de l'arrière-plan perd son intensité, elle finit par se fondre dans l'azur du ciel. Devant nous, à perte de vue, la plaine monotone, et bien loin, à peine distincte, une chaîne de montagnes, couronnée de sept pitons, de forme presque identique, que l'on appelle les Sept-Têtes (*Seba-Rous*) et que nous atteindrons ce soir.

Vers sept heures du matin, un mur blanc s'ébauche vaguement dans le lointain: c'est le caravansérail de



Bou-R'zoul; à distance, avec son rideau d'arbres, il meuble assez bien le paysage. De près, il est misérable, et misérablement tenu. On y déjeune, on y loge même, dit-on. Nous avons peine à le croire. A droite se dresse un vieux *bordj*, encore moins engageant. L'hôte fume sa pipe sur le pas de sa porte. Il nous salue, nous le saluons et nous ne nous arrêtons pas, à son grand désappointement.

Quelques *douars*, aux tentes noires, surgissent çà et là; d'immenses troupeaux de chameaux et de moutons errent en liberté dans cette solitude, tondant avec voracité les pousses tendres du thym qu'un orage récent a

reverdi. Un jeune cheval, qu'une horrible blessure a mis hors de service et que des rouliers ont abandonné, nous regarde tristement; déjà des gypaètes et des corbeaux, tournoyant autour de lui, guettaient l'agonie du pauvre animal, que nous aurions volontiers achevé d'un coup de fusil, si nous nous en étions senti le courage.

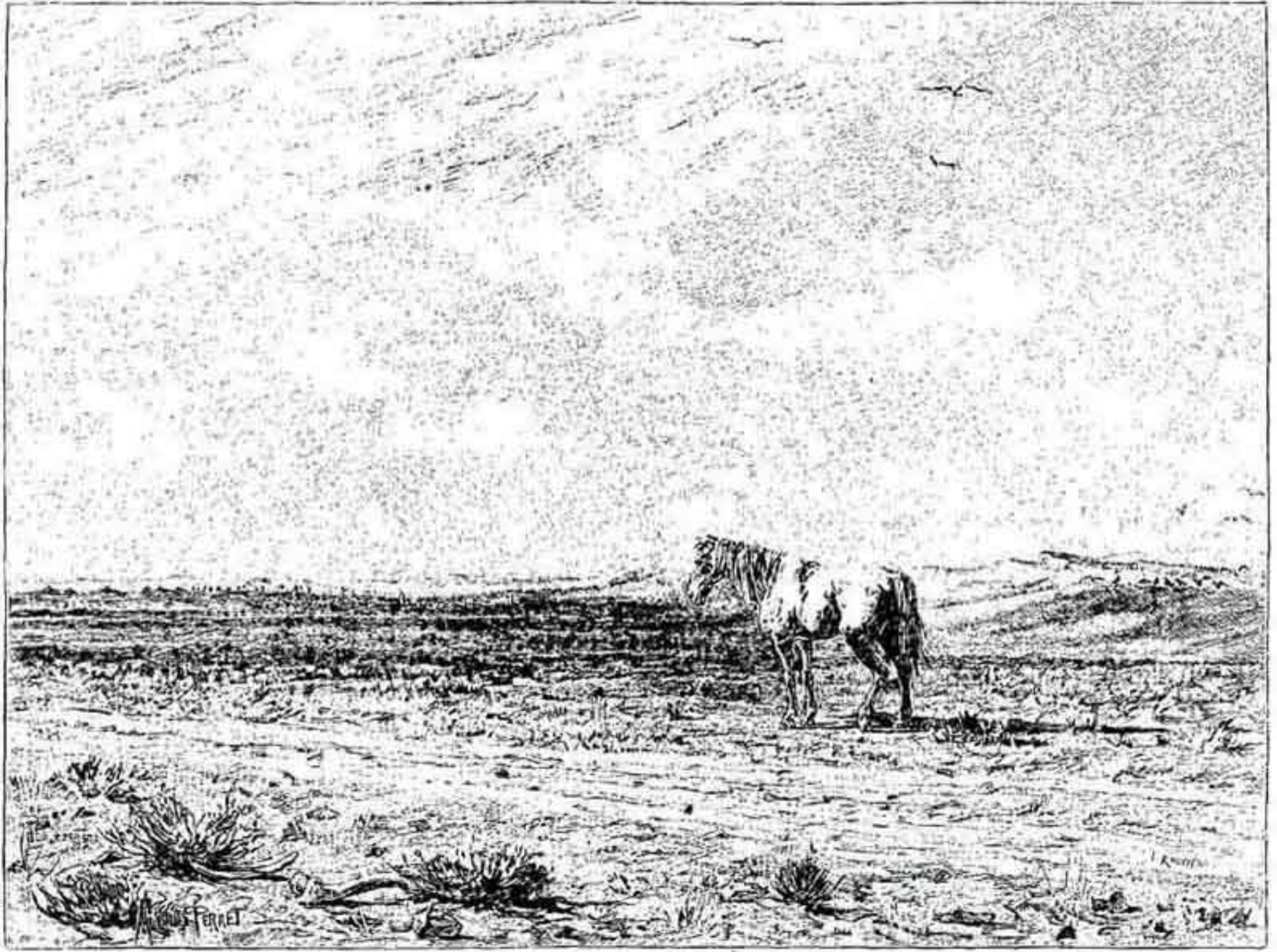
La route, solidement empierrée, est excellente pendant quelques kilomètres. Nous admirons, pour la première fois depuis notre départ d'Alger, un bel effet de mirage: des lacs bleuâtres, de longues files d'arbres élancés, se profilent à l'horizon; ce ne sont que des illusions! Le ciel est d'une pureté inouïe; le soleil

printanier, tempéré par une brise venue du nord, nous pénètre de sa chaleur bienfaisante.

A onze heures, nous arrivons au splendide caravansérail d'Aïn-Oussera, tenu par le frère de M. Cazelle, lequel vit là, en pleine solitude, avec sa jeune et charmante femme et une petite fille de quatre ans. Le paysage ne répond plus à la sinistre description qu'en a faite Fromentin en 1853. Ce n'est plus le triste bivouac d'alors. Sans doute les sables blanchâtres sont toujours là, les marais également, la fièvre surtout — la famille de M. Cazelle en sait quelque chose. Mais le caravansérail, avec ses murs éclatants de blancheur, sa porte

monumentale, rompt la monotonie de la vaste plaine, et le bivouac s'est transformé en un confortable lieu de repos; la cour carrée, d'un hectare de superficie, est remplie de bruit et de vie; des Arabes avec leurs chameaux ruminants, quelques Européens avec leurs charrettes bondées de marchandises, un vétérinaire militaire suivi de son ordonnance, nous rappellent heureusement que nous ne sommes pas seuls en ce monde, comme nous pouvions le croire depuis notre passage à Bou-R'zoul.

On nous introduit dans la salle à manger, où cent personnes seraient à l'aise, et, comme nous étions attendus,



Cheval abandonné. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

un repas substantiel nous est immédiatement servi. Nous y faisons largement honneur.

A deux heures, nous repartons avec des chevaux frais. La masse blanche du caravansérail baisse peu à peu à l'horizon et nous rentrons dans la solitude. De rares broussailles de *metnan*, de *guetaf*, quelques touffes d'alfa, alternent avec les pierrailles et les dunes sablonneuses. Nous rencontrons un détachement d'artillerie avec quatre canons, et trois voitures de rouliers, traînées chacune par deux chevaux, qui avaient pris l'avance pendant notre déjeuner. La route n'est plus qu'une piste tracée dans le sable.

A trois heures, nous tombons sur un chantier d'alfa

et sur une auberge dite — Dieu sait pourquoi! — *Belle Vue*, et bien misérable. On nous dit tout bas qu'un condamné militaire est caché là, depuis plus de six mois, ne sortant que la nuit et échappant ainsi à toutes les recherches. Un puits de 30 mètres de profondeur et donnant un débit de 1200 litres par jour permet aux ouvriers de camper sur ce point.

Au 240^e kilomètre (en comptant d'Alger), nous descendons dans le lit boueux de l'oued Cedraïa. Nouvelle auberge, où nous laissons souffler nos chevaux exténués. Les montagnes de Boghari ne forment plus qu'une ligne à l'horizon, chargé d'épais nuages. Le soleil s'y plonge et, spectacle féerique, nous envoie ses rayons

dorés par trois petites ouvertures : on dirait trois lampes allumées aux meurtrières d'une gigantesque forteresse badigeonnée à l'indigo. Les Sept-Têtes, painis de sucre ce matin, ont grandi et sont devenues des cônes de respectable élévation ; on dirait les tentes d'un bivouac de géants, plantées sur le sommet de la montagne. Le sol est pierreux, rocailleux ; notre break danse sur les arêtes vives de cette coulée de grès ; quelques *betoums* (pistachiers de l'Atlas) animent le paysage, et l'alfa est de plus en plus abondant.

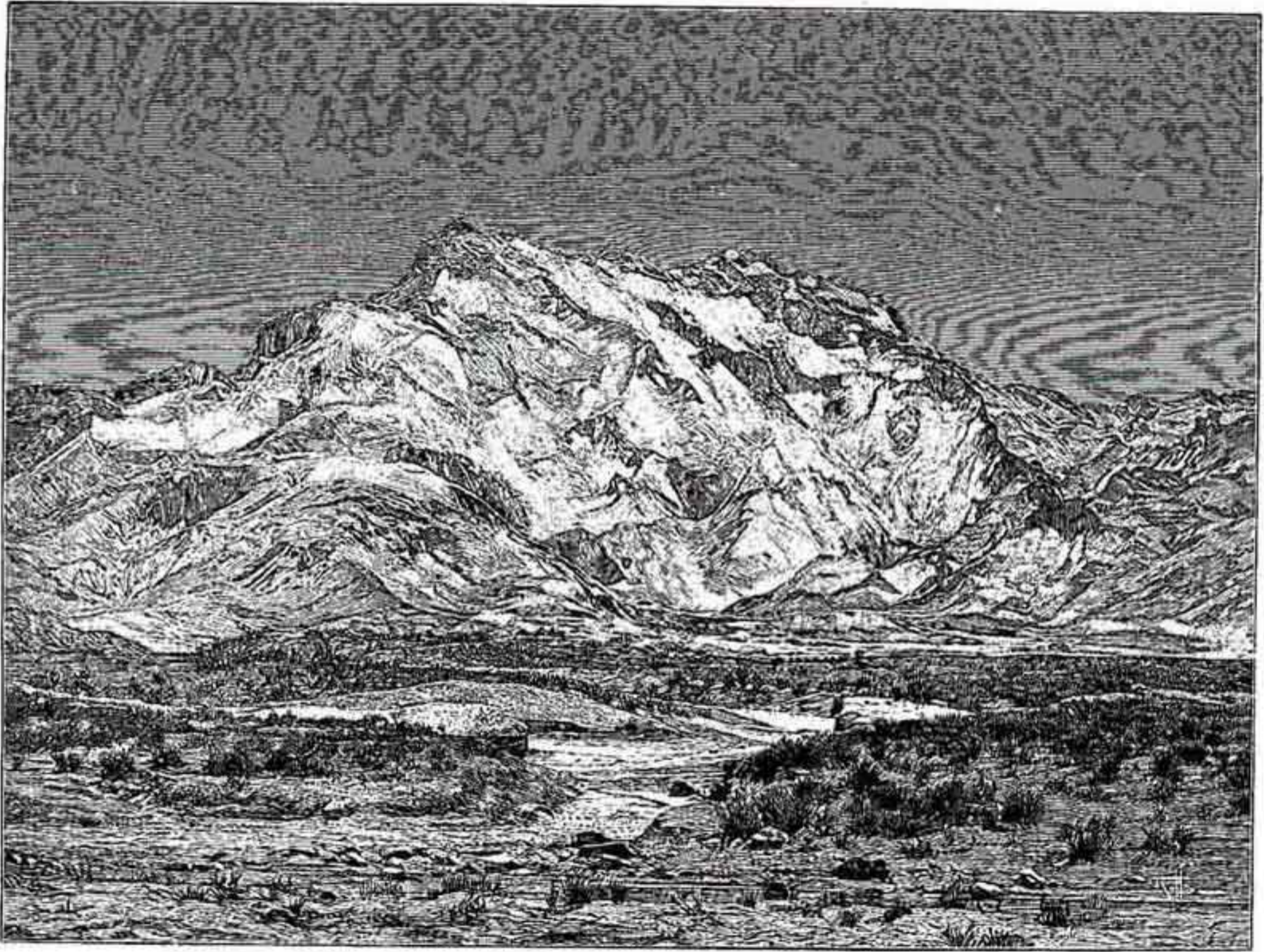
Nous voici au seuil du col étroit des Seba-Rous ; encore un coup de collier, et, dans un cirque d'aspect

désolé, nous apercevons, à l'ouest, le caravansérai de Guelt-es-Stel, notre gîte pour la nuit, que Frémentin a vu construire.

Ici encore, grâce à la sollicitude de M. Cazelle, nous sommes annoncés. Comme la soirée est fraîche, on a allumé un bon feu dans la salle à manger. Nous expédions notre correspondance pendant que le dîner s'apprête.

A dix heures, la fatigue aidant, cette fatigue délicate du voyageur grisé par le grand air, nous songeons à gagner nos lits.

Hélas ! nous pensions dormir, et notre espérance ne



Le Rocher de Sel. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

se réalise pas. Nous employons une partie de la nuit à faire une chasse pour les détails de laquelle je renvoie le lecteur aux *Voyages en zigzag* de Töpffer. Et encore, le bonhomme genevois n'a eu affaire qu'à du menu gibier, tandis que nous....

Vendredi 1^{er} avril.

Nous sommes debout à six heures du matin, et nous remontons en voiture. La route descend par une pente rapide jusqu'au pied du plateau sur lequel le caravansérai est construit ; puis elle se relève péniblement jusqu'à la sortie du col, que nous quittons sans regret, car cette partie du djebel Kreïder, avec ses pins ra-

hougris, ses rochers, est l'image même de la désolation.

Nous nous retrouvons en rase campagne sur un terrain sillonné d'ornières profondes que nous ne pourrions éviter qu'en nous jetant, à droite ou à gauche, dans d'inextricables rocailles.

Vers neuf heures, après une marche d'une lenteur désespérante, nous arrivons aux Terres-Blanches, où jadis il n'existait qu'un puits. Nous sommes au seuil du bassin des deux Zahrès (R'arbi et Chergui), complètement à sec en ce moment. Le sol est couvert d'une couche de sel, de là le nom que porte cette région. Depuis l'année dernière, M. Cazelle a entrepris sur

ce point d'importantes constructions, qui sont à peine terminées au moment de notre passage. Déjà une famille entière, les fermiers de notre excellent guide, s'y est installée. Nous ne savons ce qu'il faut admirer le plus, de l'homme qui a engagé un capital considérable dans une pareille opération, ou des braves gens qui, pour garder les chevaux du relais et tenter des plantations, ont consenti à vivre ainsi loin de tout secours humain.

Nous sommes ici, pour ainsi dire, dans la seconde section des Hauts-Plateaux, coupés en deux parties inégales par la chaîne du djebel Kreïder. De Boghari à Guelt-es-Stel, on compte 100 kilomètres, en chiffres

ronds; de Guelt-es-Stel au Rocher de Sel, il y en a une quarantaine.

Après une courte halte, nécessaire aux bêtes et aux gens, nous nous engageons dans un bas-fond fangeux de 1500 mètres de longueur, dont nous ne nous tirons qu'à grand'peine. A la boue succède le sable, pendant 6 kilomètres; au sable succède la boue, pendant 6 nouveaux kilomètres. Nos chevaux font pitié à voir. Moins heureux que nous, des rouliers ont dû abandonner, en plein désert, deux charrettes dont les roues ont disparu dans la fange; ils sont allés chercher du renfort au caravansérail de Messeran, que nous atteignons nous-



Une rose et nègrillon (voy. p. 298). — Gravure de Rousseau, d'après une photographie.

mêmes après bien des efforts. Nous avons parcouru 27 kilomètres depuis le lever du soleil.

Le caravansérail, misérable d'aspect, est tenu par un vieux bonhomme causeur et rieur. Il nous accable de proverbes, dont il a une aussi ample provision que Sancho. Nous voyons les rouliers propriétaires des deux charrettes abandonnées à 6 kilomètres en arrière, sortir du caravansérail avec 46 mulets; ils vont désembourber leurs voitures.

La route est devenue meilleure; le sol est argileux, et comme il n'a pas plu dans cette région depuis plusieurs semaines, nous pouvons regagner un peu le temps perdu. Hélas! notre satisfaction est de courte durée.

Des sables mouvants retardent de nouveau notre marche. Il est vrai que le paysage vaut la peine d'être étudié et admiré. A droite, sur un petit plateau légèrement incliné, un cimetière éparpille ses tombes blanches sous la protection de deux koubbas; ce sont donc les morts qui donnent de la vie au tableau que nous avons sous les yeux. Un troupeau de moutons, quelques chèvres paissent Dieu sait quelle herbe fantastique. M. Cazelle nous fait remarquer deux de ces moutons; ils sont de taille gigantesque et absolument dépourvus de laine; ils appartiennent, paraît-il, à une espèce originaire du pays des Touareg. Nous déclarons à l'unanimité que ces animaux sont fort laids. Mais ce qui

excite notre admiration, c'est la vue d'un *âne rose*, l'âne le plus délicieux du monde, un amour d'âne.

En face se dresse, comme un énorme morceau de sucre candi, à la couleur près, le Rocher de Sel; déchiqueté, raviné, tourmenté, ce rocher, qui offre aux yeux, depuis le gris-noir jusqu'au gris-blanc, toutes les dégradations du gris, ressemble encore, si l'on veut, à une énorme dent cariée plantée dans une genéive de sable. Il est là, sinistre de forme, violent de couleur, comme le poteau indicateur d'une région nouvelle : la chaîne saharienne qui ferme la région des Hauts-Plateaux, et qui, aux abords de Laghouat, donne accès à celle du Sahara.

Nous descendons dans le lit de l'oued Melah par une rampe adoucie par de récents travaux; les condamnés militaires qui les ont exécutés sont encore campés sur les bords de la rivière. L'eau gazouille joyeusement sur des cailloux blancs; si elle était plus profonde, nous nous risquerions à y prendre un bain, tant elle est tiède et limpide. Au sortir du gué, la route oblique à gauche et s'engage dans un dédale de roches superposées en un désordre pittoresque; sur une éminence se dressent les murs d'un caravansérail, dont l'accès paraît difficile; dans le fond, spectacle ravissant, s'étend un vaste jardin, véritable forêt d'arbres fruitiers, au milieu desquels s'élève comme un géant un abricotier de 20 mètres de hauteur; derrière un rideau de trembles se dissimule une ferme, résidence habituelle de la famille de M. Gazelle. Notre guide a transformé ce coin perdu en un paradis terrestre; 14 hectares de vigne ont été plantés par lui; à perte de vue ce ne sont que poiriers, pommiers, grenadiers, pêchers, amandiers déjà couverts de fleurs. La maison et le jardin ont été dévastés, au mois d'août dernier, par un orage formidable, et le désastre est à peine réparé à l'heure qu'il est.

Mme Gazelle nous fait l'accueil le plus gracieux. Un succulent déjeuner nous attend. Des œufs frais, du beurre et du pain de ménage fabriqués dans la ferme même, quel régal pour des estomacs affamés! Nous sommes à 300 kilomètres d'Alger, au seuil du désert, qui le dirait? Tous les bruits familiers de la campagne « civilisée » charment nos oreilles; canards, oies, poules, coqs, pintades, vaches, moutons, nous donnent, pendant notre repas, un concert assourdissant dont nous nous gardons bien de nous plaindre.

À une heure, nous repartons au trot de deux vigoureux chevaux blancs. Nous emmenons avec nous une des fillettes de notre hôte, une jolie blondinette de huit ans que son père conduit à Djelfa. Nous traversons trois fois l'oued Melah, à gué bien entendu, car les ponts sont inconnus ici. Le paysage est sévère : au loin, des pins couronnent les crêtes des montagnes et descendent dans le creux des vallons; au premier plan, des rochers aux formes bizarres, des touffes de thym, de ciguë, de diss, d'alfa; par-ci par-là, des bouquets de trembles et de saules-pleureurs, témoignage évident de l'humidité du sous-sol, et, découverte horrible, des débits de boissons! La route est passable; elle suit les

contours de la vallée, sans présenter aucune rampe excessive. L'oued Melah, suivant l'usage arabe, devient l'oued Djelfa, que nous ne quitterons plus jusqu'à la ville qui porte et qui lui a donné son nom. On voit bien qu'un centre européen n'est plus éloigné : la route devient bonne; des ponceaux sont jetés sur les ravins. Nous passons, sans nous y arrêter, devant l'auberge-relais de Zmeilat, dont l'eau est renommée; devant l'auberge d'Aïn-Ouarrou, également pourvue d'un puits excellent; devant un café maure joliment situé; nous enjambons la rivière qui passe à notre gauche, et nous pénétrons dans une étroite vallée qui, courant entre deux montagnes parallèles, a l'apparence d'un long corridor. Sur la droite, des condamnés militaires, logés dans des baraques en bois, des cabanes en pierres sèches, des cavernes creusées dans le rocher, nous examinent avec curiosité.

Soudain, un grand moulin, aux allures monumentales, construit par l'administration de la guerre, s'offre à nos regards. Djelfa est à quelques centaines de mètres plus loin; au dehors de l'enceinte, de date récente, se développent les longues murailles du bordj, dont Fromentin a fait une description un peu idéalisée; en face, l'église catholique forme, par l'élégance de son clocher, un contraste saisissant avec la lourde construction des soldats du général Yousof. Voici la ville! Nous y pénétrons, et nous avons devant nous une longue avenue plantée d'arbres. Djelfa se compose de quatre rues se coupant à angle droit, et de vastes espaces vides qui attendent des colons et des architectes. Quel triste, quel morne séjour! M. Engel, le commandant supérieur du cercle, nous invite à dîner. L'excellent homme est désolé du refus que nous lui opposons. Nous avons encore 38 kilomètres à franchir pour atteindre notre gîte de la nuit, et il est cinq heures du soir : nous nous montrons inflexibles, à regret.

On se hâte de mettre des chevaux frais à notre break, et nous sortons de Djelfa par la porte opposée. Une sorte de faubourg, déjà à moitié ruiné et à peine habité, borde la route. Le silence, la solitude, la nuit se font autour de nous; nous mettons deux longues heures à nous hisser jusqu'au Col des Caravanes, point culminant du versant septentrional de la chaîne saharienne. Il est vrai que la montée est rude; elle est de 700 mètres, répartis sur un peu plus de 20 kilomètres. Un violent orage de pluie et de grêle, accompagné de coups de tonnerre formidables, nous accueille dans ces régions élevées. Parvenus au sommet de la montagne, l'allure de nos chevaux, lancés sur une pente rapide, devient vertigineuse. À dix heures du soir, par un temps affreux et une température glaciale, nous arrivons enfin à Aïn-el-Ibel, où notre dîner, commandé à l'avance, a déjà été réchauffé trois fois. Nous avons traversé, sans le voir, le Ksar Timeremirant, petit groupe de maisons arabes et de jardins situé au delà du gué et du caravansérail de l'oued Ceder, et le Ksar Zeïra, moins important de beaucoup que le premier. Il y a là, nous dit-on, une source d'une abondance extraordinaire, dont le débit

est de 10 000 litres à l'heure. Malheureusement presque toutes les eaux des environs sont plus ou moins chargées de magnésie, et il faut un apprentissage pour les boire sans inconvénient.

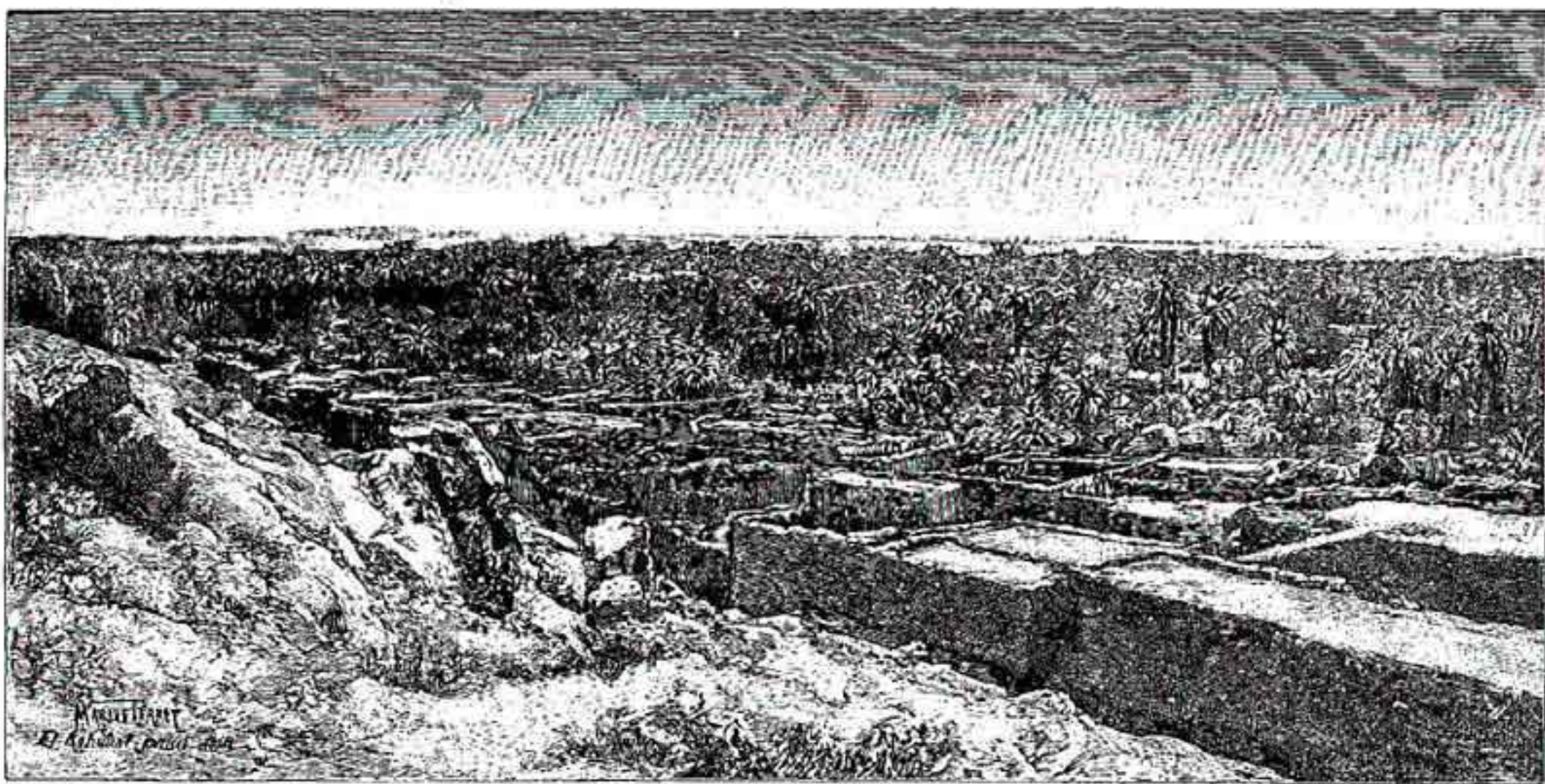
Nos hôtes, qui tiennent une excellente auberge à deux pas d'un mauvais caravansérail, les époux Metzger, sont des Alsaciens des environs de Colmar. Mlle Catherine, leur jolie nièce, s'empresse autour de nous, et nous sert un succulent diner, où dominent les mets alsaciens, que nous apprécions à leur juste valeur, car deux d'entre nous sont Alsaciens, et les deux autres Lorrains. Nous nous étendons avec délices dans des lits d'une éblouissante propreté.

Malheureusement le temps s'est gâté; il pleut à torrents pendant toute la nuit, et nous nous demandons avec anxiété comment nous continuerons notre voyage.

Samedi 2 avril.

La pluie ne cesse pas, nous retardons notre départ, et nous visitons le petit Ksar, à demi ruiné, dont les chétives constructions entourent l'auberge Metzger. Sauf un bordj que l'on pourrait sauver de la destruction si on le réparait à temps, le village, créé par le général Marguerite, a un aspect lamentable; ce ne sont que murs écroulés, puits à demi comblés, amas de débris, que j'examine avec méfiance, car je les soupçonne de recéler des scorpions, et j'éprouve pour cet animal, dont Bernardin de Saint-Pierre, seul, a compris l'utilité dans la création, une répulsion instinctive. Il y a même des vipères cornues dans le pays.

Enfin une éclaircie se produit. Lestés d'un bol de café au lait — décidément nous sommes en Alsace! —



Laghout, la ville arabe (voy. p. 300). — Gravure de Ruffe, d'après une peinture de Marius Perret.

nous repartons. Les chemins sont si mauvais, que M. Metzger nous offre d'atteler sa carriole, et de se charger de nos bagages, de façon à alléger d'autant notre break, déjà lourd par lui-même. Nous acceptons avec reconnaissance.

Le paysage est toujours le même : toujours un terrain nu, sablonneux, parsemé, n'en déplaise aux géographes, de touffes d'alfa, et encadré de montagnes arides. Nous avançons péniblement; nous franchissons l'oued Tadmit sur un pont; nous laissons à notre droite le café-poste de Mokta-el-Oust; la route, zébrée de bancs rocheux, est dure; nous arrivons, vers midi, à Sidi-Makhlouf, vaste caravansérail juché sur un escarpement d'un accès assez difficile. Nous déjeunons et prenons congé de M. Metzger.

A deux heures, nous remontons dans notre équipage. La route est affreuse. Il ne pleut plus, mais de gros nuages sont suspendus sur nos têtes, et le soleil refuse obstinément de se montrer. Nous descendons dans un

bas-fond qui porte le nom de daya Guera-el-Ahmra, et qui est plein d'une eau boueuse où nos roues s'enfoncent jusqu'au moyeu; nous ne nous arrêtons même pas à Mellili, qu'il ne faut pas confondre avec le Mellili des Chambas, situé au delà du M'zab.

A l'horizon se profilent les crêtes, affectant la forme d'un escalier gigantesque, d'une chaîne de montagnes qui barre la ligne du sud, ne laissant subsister qu'un étroit passage. A mesure que nous approchons, les deux murailles semblent se déplacer et s'ouvrir comme les deux vantaux d'une porte démesurée, au point de devenir parallèles à la route, qui, s'engageant dans cette brèche de deux lieues de largeur, suit la vallée de l'oued Mzi, contourne le *Chapeau du Gendarme*, mamelon bizarre dont le nom est d'ailleurs peu justifié, et s'arrête court devant le lit desséché de la rivière.

Le jour baisse avec rapidité; nous y voyons encore assez pour apercevoir un cavalier arabe qui, à notre approche, s'élançe au triple galop dans la direction de

Laghouat. C'est la vedette chargée par le commandant supérieur du cercle, M. le colonel de Ganay, de signaler notre arrivée. Si nous n'avions pas été retardés par la pluie, nous aurions trouvé là le colonel avec son état-major, venus à notre rencontre et qui sont rentrés à Laghouat après une attente vaine de plusieurs heures.

La nuit est complète. Il s'agit de traverser le lit, large de 2 kilomètres, de l'oued Mzi, et ce n'est pas une mince affaire. Nos pauvres chevaux refusent d'avancer; les sables mouvants leur opposent une invincible résistance; il faut mettre pied à terre et patauger dans l'obscurité. A huit heures du soir nous atteignons le bord opposé de ces syrtes perfides, et nous remontons en voiture. Un quart d'heure après, nous faisons notre entrée à Laghouat.

M. le colonel de Ganay nous déclare qu'il n'y a pas d'hôtel dans la ville et que nous sommes ses hôtes. M. le capitaine de Rozière, chef du bureau arabe, nous reçoit à sa table hospitalière. A dix heures, nous allons goûter un repos nécessaire dans les lits confortables de l'hôtel du Commandement.

Dimanche 3 avril.

Nous sommes debout à sept heures du matin. M. de Ganay nous fait, avec une courtoisie légendaire dans le Sud, les honneurs de sa capitale.

L'hôtel du Commandement est situé sur une jolie place rectangulaire où sont réunis presque tous les édifices publics : en face, le bureau arabe; à gauche, le trésor et la poste; à droite, l'église, coquette et mignonne.

Nous montons tout droit à l'hôpital militaire, d'où l'on découvre le panorama complet de Laghouat, construit en amphithéâtre sur deux collines qui se font face. Deux cents hectares de jardins, de vignes et de vergers s'étendent au nord et au sud. Un magnifique barrage retient les eaux de l'oued Mzi; des canaux d'irrigation les distribuent dans la ville et dans les cultures. Au nord-ouest, une colline, sorte de voirie, rose à cette heure matinale, étale sa boursouffure trapue dans la plaine. Au sud s'étend à perte de vue le désert dans lequel nous allons nous engager.

Nous redescendons de notre observatoire. Il est convenu que nous visiterons la ville en détail à notre retour. Il est neuf heures, et il est temps de repartir, si nous voulons coucher au M'zab après-demain. Nous déjeunons sommairement, et, fouette cocher, nous sommes en route pour notre avant-dernière étape, la plus dure de toutes, car nous ne trouverons, de Laghouat au M'zab, ni table ni lit.

Nous passons près de la splendide caserne récemment bâtie pour la cavalerie; de vastes cours, des promenoirs à arceaux sous lesquels les hommes circulent à l'ombre, donnent à cet édifice un caractère grandiose.

On a ajouté quatre mulets du train à notre attelage, afin de nous aider à traverser les marécages qui s'étendent à plusieurs kilomètres et que les pluies de l'hiver ont transformés en véritables étangs. Ce renfort, dû à

la courtoisie de M. de Ganay, nous est précieux. Quand nous retrouvons la terre ferme, nos robustes *ministres* reprennent le chemin de la ville, et nous nous enfonçons dans le désert. Nous sommes dans la région dite *des dayas*, dont nous ne sortirons que pour entrer dans la *sebka*, et qui a 115 kilomètres de largeur.

La *théorie des dayas* est connue de vieille date. Elle est résumée en quelques lignes, et avec une clarté qui lui est habituelle, par notre grand géographe M. Elisée Reclus¹. Le grand plateau qui s'étend au pied du versant méridional de la chaîne saharienne est très légèrement incliné; les accidents de terrain y sont de minime importance; ce sont ou des taupinières que l'on appelle pompeusement dunes, ou des cirques qui ne sont que des cuvettes, ou des rides que l'on décore du nom prétentieux de rivières. Vienne un orage, les cataractes tombées du ciel y retournent en partie sous l'action d'une puissante évaporation; le surplus des eaux, entraînant quelques parcelles de terre végétale, s'accumule dans les dépressions du sol, s'y enfonce, et entretient dans ces cuvettes naturelles une humidité bienfaisante. Voilà la *daya* organisée, il ne reste plus qu'à la meubler, et la nature y pourvoit avec son ingéniosité ordinaire. Des jujubiers sauvages, à l'épine meurtrière, s'installent dans ce milieu qui leur convient. Plus tard, une graine de *betoum*, échappée au bec d'un oiseau voyageur, roulée par le vent, rencontre l'abri protecteur du buisson épineux; là elle germe, sort de terre; humble comme la violette classique, elle ne demande qu'à vivre et à se développer dans l'obscurité, et surtout à échapper aux morsures du soleil, du siroco et du chameau, ses trois ennemis mortels. Au bout de quelques années, sa tige robuste s'élève au-dessus du fourré; et son premier soin, quand elle peut se suffire à elle-même, et braver par sa taille même la dent des troupeaux, est d'étouffer sous son ombre épaisse le pauvre buisson auquel elle doit la vie. L'ingratitude d'un arbre, quel admirable thème à mettre en vers latins!

Il y a des *dayas* de toutes les dimensions, ce qui précède le prouve surabondamment. La plus belle est celle de Tilremt, où nous coucherons ce soir. Espacées de 2 à 3 kilomètres les unes des autres, elles sont la providence visible et tangible du voyageur, qui est sûr d'y trouver de l'ombre, de la fraîcheur et, le plus souvent, de l'eau potable. De Laghouat à l'oued Settafa, les deux points extrêmes de la région des *dayas*, on en rencontre au moins 14; contenant ensemble 800 *betoums*. Dans ce chiffre la *daya* de Tilremt, la reine des *dayas*, compte pour 400 *betoums*, les plus beaux de toute la région.

Nous appuyons un peu à l'ouest pour éviter un banc de sable de 3 ou 4 kilomètres de largeur; puis nous remettons le cap sur le sud-est, en suivant, jusqu'à l'oued Bou-Trekfine, la piste tracée sur un sol dur et caillouteux, excellent pour la marche. Nous déjeunons

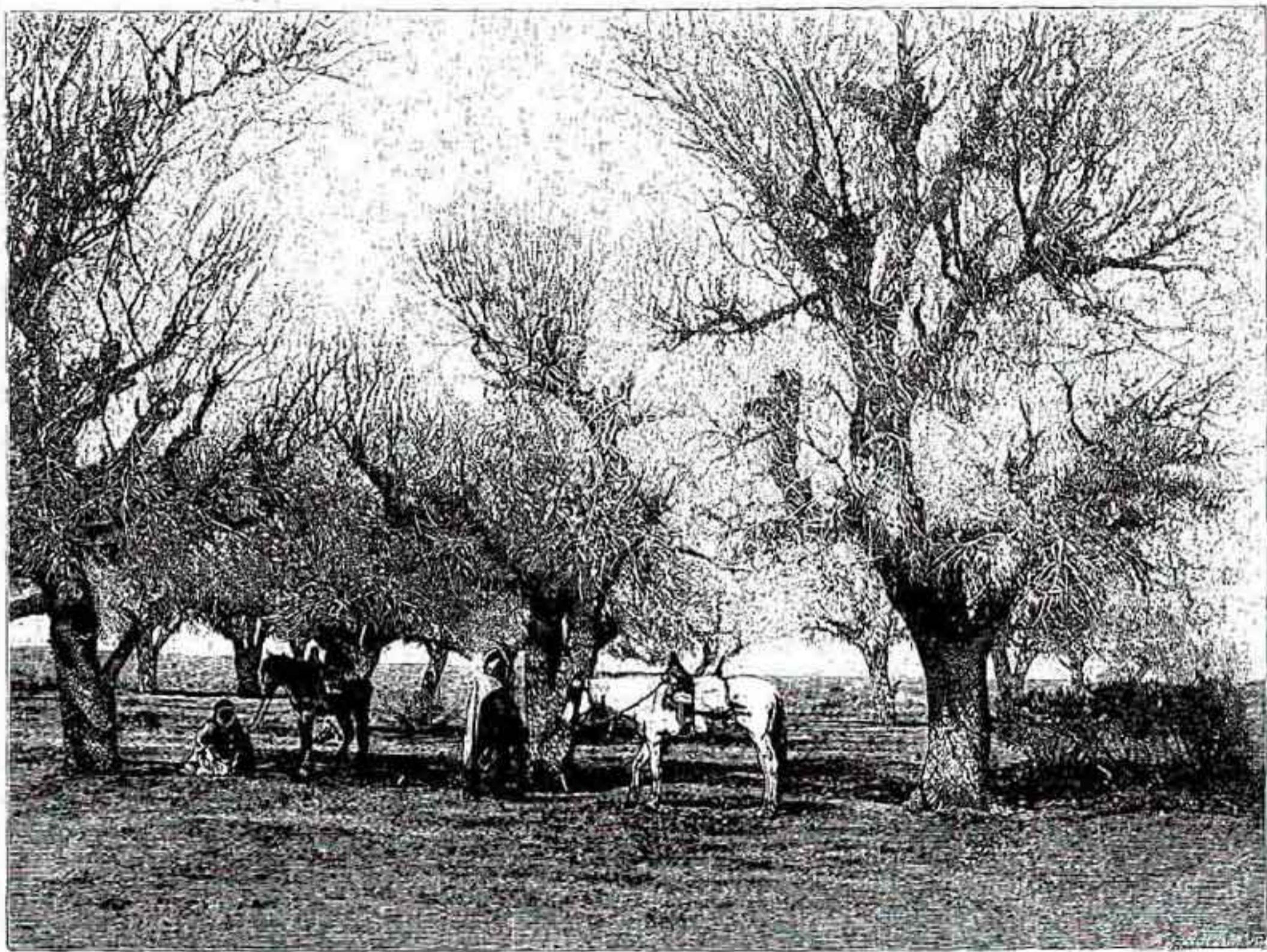
1. *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI, p. 337.

sous les frais ombrages de la daya Ras-Ghaab, située à droite de la route, et où s'élèvent 37 betoums de belle venue; l'alfa est très abondant sur les berges de la daya. Nous en sommes réduits à boire notre vin sans eau, car celle-ci manque absolument sur ce point.

Dix kilomètres plus loin, nouvelle daya, mieux ombragée encore et plus spacieuse que la précédente. Elle porte le nom de *daya Talemsane*; les betoums y sont au nombre de 80. Voici l'oued Nili, complètement desséché, bien entendu; nous le côtoyons pendant une vingtaine de kilomètres, et, à trois heures, nous arrivons à Nili, où il n'y avait jadis qu'un petit bordj,

un barrage, une citerne et de rares betoums. M. Cazelley a construit une écurie pour les chevaux de relais de sa diligence de Laghouat au M'zab, et un logement pour le gardien de l'écurie. Ce dernier nous offre une portion de l'appétissante soupe à l'oignon qu'il a préparée pour son repas. Nous acceptons avec empressement, car, depuis le matin, nous n'avons eu aucun aliment chaud.

Depuis la daya de Ras-Ghaab, l'alfa a entièrement disparu; il est remplacé par le *chih* (armoïse), le *remetz* (*Salsolea*) et une plante que les indigènes appellent *bagla*, et dont j'ignore la dénomination française.



Betoums et daya. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

Nous franchissons une dernière fois l'oued Nili; nous roulons rapidement sur un sol argileux, de-ci de-là parsemé de pierres; les dayas, très rapprochées, défilent à droite et à gauche, mais surtout à droite; nous en comptons sept, les deux dernières vis-à-vis l'une de l'autre et appelées les *Souabine*, avant d'arriver au bas-fond de Tilremt, que les pluies récentes ont transformé en un vaste étang. Il faut l'expérience consommée de notre cocher pour trouver, dans l'ombre épaisse des arbres, la chaussée étroite qui nous permet de traverser sans encombre ce dangereux passage. Nous atteignons enfin le mamelon qui domine la daya.

Il existe à Tilremt deux petits bordjs, l'un construit

sur la citerne où l'on emmagasine les eaux, retenues par un solide barrage en maçonnerie; l'autre sur le sommet même du mamelon. C'est ce dernier qui doit nous servir de logis pour la nuit, et nous ne sommes pas sans inquiétude pour notre installation. Pour comble de misère, le pavillon est fermé à clef, et le gardien est introuvable. Nous le hélons à pleins poumons, car nous savons son nom :

Ya Berrich! Ya Berrich!! Ya Beeeerrrrrich!!!

Enfin le vieux bonhomme arrive à demi endormi, s'excusant de son mieux, car on l'avait prévenu de notre arrivée, et les hôtes du colonel de Ganay sont sacrés pour lui. La clef tourne dans la serrure; nous entrons

avec méfiance dans ce lieu inconnu. Notre cocher éclaire la marche au moyen d'une des lanternes du break, ... nous poussons en chœur une exclamation. M. de Ganay nous a fait, dans son inépuisable bonté, la surprise d'envoyer des lits de camp pour nous à 84 kilomètres de Laghouat! Nous le bénissons du fond du cœur.

Lundi 4 avril.

Nous nous relevons à trois heures du matin, les yeux encore gros de sommeil; un froid vif règne sur ce plateau exposé à tous les vents. Mais, une fois réinstallés dans notre break, nous nous sentons frais et dispos. La nuit est noire comme de l'encre; sous les betoums l'obscurité est massive; nous distinguons à peine, à la clarté de quelques lanternes, la diligence dételée près d'un hangar qui abrite une vingtaine de chevaux; moins heureux qu'eux, les voyageurs, tous indigènes, sont couchés sur la terre, roulés dans leurs burnous. Le café tenu par Berrich est plein de consommateurs qui causent bruyamment entre eux. Le tableau est d'une originalité saisissante; il tenterait un Salvator Rosa.

La route est horrible; les ornières sont profondes comme des fossés; pour comble de misère, elles sont pleines d'eau, et nous sommes éclaboussés jusque dans notre voiture. Nous entrevoyons vaguement les arbres de deux petites dayas, la première sur la gauche, la seconde sur la droite, — ce sont les dernières, car nous quittons la région dite des dayas, pour pénétrer dans celle de la sebka, ou *filet*, ainsi nommée parce que les montagnes et les collines dont elle se compose forment un réseau inextricable, comme les mailles d'un filet.

Nous nous engageons dans un col, appelé Ras-Bes-baïor, à l'extrémité duquel la route prend la droite de l'oued du même nom, assez profondément encaissé par des rives rocheuses de plus en plus accentuées, et le traverse ensuite trois fois, jusqu'à sa rencontre avec l'oued Settafa.

Le soleil s'est levé sur ce paysage aux teintes grisâtres, d'une rare mélancolie. Nous apercevons dans l'éloignement de chétives constructions, et, à six heures du matin, nous mettons pied à terre devant le gîte de l'oued Settafa, où nous sommes rejoints par la diligence que nous avions laissée encore endormie à Tilremt. Elle est bondée de voyageurs, tous Mozabites, à l'exception d'un rabbin passablement déguenillé. On nous donne l'explication de cette affluence de gens. Deux services rivaux se sont installés sur cette voie; chacun des deux entrepreneurs a baissé successivement ses prix, afin de ruiner son concurrent; si bien qu'en ce moment on va de Laghouat à Gardaïa (188 kilomètres et demi) pour un franc!!! Les Mozabites sont économes; ils voyagent donc avec un louable empressement pour profiter de cette bonne aubaine. Il me souvient d'avoir visité, en 1877, Milah et la colonie grecque de Sidi-Mérouan, et d'avoir été témoin d'un fait encore plus surprenant: on allait pour rien de Milah à Constantine, et l'on déjeunait à Aïn-Tinn... aux frais de l'entreprise.

Le rabbin est un homme intelligent. Sachant qui nous sommes, il devient communicatif. Il nous raconte qu'il a parcouru la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, pour quêter au profit d'une œuvre pie. Il se rend à Gardaïa, où se trouve une communauté israélite, pour continuer sa tournée.

Tandis que nous cherchons à nous réchauffer en battant la semelle devant le gîte, deux têtes surgissent timidement derrière un petit mur qui court à la suite de l'écurie où sont parqués les chevaux de relais. Ces deux têtes, coiffées de chechias, et ce mur nous intriquent. Nous nous rapprochons. Le mur est une digue qui met une pépinière à l'abri des crues violentes de la rivière. Les deux têtes appartiennent à deux troupiers chargés de garder et d'entretenir les plantations.

L'un des soldats nous offre du café chaud. Nous acceptons avec empressement, car nous sommes à jeun et transis. Nous enjambons la digue, et nous pénétrons dans une jolie maisonnette, logis de nos hôtes. Tandis que nous absorbons l'horrible breuvage qu'ils nous servent, ils nous renseignent sur tout ce qui nous entoure. La pépinière, fondée à grands frais par le gouvernement et qui contient des arbres fruitiers et forestiers, ne résiste à la redoutable chaleur de cette région torride que grâce au labeur incessant de ses deux gardiens. Ceux-ci passent leur vie, une triste vie, à puiser de l'eau dans un puits de 52 mètres de profondeur, creusé dans le roc, et qui, heureusement, donne au moins 3 000 litres par jour. Quand ces deux pauvres exilés, dont l'unique distraction est d'assister au passage périodique de la diligence, aperçoivent un visage européen, leur joie est grande.

Nous nous séparons de nos deux troupiers, après avoir vidé nos blagues à tabac dans leurs mains. Leurs pipes chôment, nous disent-ils, depuis huit jours.

Au moment où nous nous disposons à remonter en voiture, un spectacle inattendu nous cloue sur place. Qu'on se figure, au delà du groupe que nous formons sous le porche de l'écurie, un paysage morne, funèbre, absolument dépourvu de vie: des rochers bruns, accumulés en désordre, semblent escalader les contreforts d'une chaîne de montagnes qui barre l'horizon à gauche; en face, des boursoufflures pierreuses, dépourvues de toute végétation, se succèdent à perte de vue; à droite s'étend la plaine nue.... Soudain, du milieu même des rochers, émerge un chameau portant un *atatic* aux vives couleurs, où le rouge domine; autour de l'animal bondissent une vingtaine d'Arabes, vêtus de longs burnous blancs, armés de fusils. Rien de plus imprévu, de plus pittoresque, de plus saisissant: la vie dans son intensité surgissant de la mort. On nous explique que ce palanquin contient une jeune femme, épouse préférée d'un chef du voisinage; on la conduit en grande cérémonie à la koubba de Sid Ali ed-Djettoni, afin de demander à ce saint personnage, par des offrandes et des prières, qu'il la guérisse de la fièvre dont elle est atteinte. Le chameau et son cortège ont disparu depuis longtemps, comme le cortège de *Si j'étais roi* rentrant

dans la coulisse, que nous sommes encore là, muet, en extase.

Nous partons en même temps que la diligence. Nous gravissons, au pas de nos chevaux, une pente raide, à travers un véritable chaos de rochers brûlés par les feux souterrains qui les ont vomis. La végétation a cessé; pas un oiseau dans les airs; pas la moindre trace d'humidité dans le lit des torrents, dans le creux des ravins; plus d'horizon même; il semble que l'on va se heurter aux parois des montagnes, qui ne livrent qu'à regret un passage à la route. Celle-ci tourne sur elle-même, revient au point que l'on vient de quitter, se dirigeant vers le sud pour se replier vers le nord. On comprend l'utilité des tas de pierres accumulées sur les sommets, et qui, avant la construction de la route, servaient de guides aux voyageurs, exposés à se perdre dans ce chaos; ce sont de véritables fils d'Ariane, et le labyrinthe est d'une complication extraordinaire. Pendant de longues heures, nous ne rencontrons qu'un chacal, dont le pelage d'un gris jaunâtre se confond avec la teinte du sol; nous nous demandons quelle peut être la proie qu'il poursuit dans cette solitude, où rien ne bouge, où rien ne vit.

Au bout de deux heures de marche, nous franchissons un col qui, de la vallée de l'oued Settafa, nous conduit dans celle de l'oued Zemballa; de là nous pénétrons dans celle de l'oued Elamour, puis dans celle de l'oued Kebel, qui, par un privilège inexplicable, contient quelques jujubiers et de rares betoums. Nous montons toujours, l'horizon s'élargit un peu; un dernier col nous ouvre la vallée de l'oued Soudan, qui, d'abord très étroite, s'élargit de plus en plus, sans que le paysage subisse aucun changement notable.

Mais, vers dix heures, au détour d'un rocher, sans transition, quel coup de théâtre! Nos yeux, saturés de toutes les horreurs, de toutes les incohérences d'une nature où jamais rien n'a tenté de vivre, nos yeux, que nous tenons fermés pour les soustraire à l'obsession du néant, se rouvrent instinctivement, frappés qu'ils sont par un merveilleux spectacle. On parle d'el-

Kantara, de la splendide coupure de Biskra; ce n'est rien auprès du féerique paysage qui, comme par l'effet d'un changement à vue, se développe devant nous. Derrière une muraille grise, ébréchée par le temps, rempart fragile opposé aux fureurs hivernales de l'oued Soudan, s'élançant, d'un jet gracieux et hardi, les palmiers de Berrian, la première ville du M'zab, poste avancé de la confédération. Sous l'ombre protectrice des palmiers qu'un souffle printanier agite doucement, s'élève un second abri d'un vert moins sombre, plus varié, fourni par des arbres fruitiers de belle venue; et enfin, au rez-de-chaussée de ce palais de verdure, un tapis d'un vert tendre et comme velouté formé par des orges ondulantes et frissonnantes. Gyp

a écrit un livre délicieux, *le Petit Bleu*; qu'on me permette de dire qu'ici, en ce jour de printemps, la nature a écrit le livre du *Grand Vert*; je ne saurais mieux résumer mon impression. Les amandiers, poudrés de blanc, les grenadiers avec leurs petites flammes, protestent seuls contre cette orgie de verdure.

Le caïd, un gros vieux bonhomme, rouge de visage, blanc de costume et de barbe; le cadi, un homme beau, jeune, à la barbe et aux yeux noirs comme du jais, nous attendent au seuil de ce paradis terrestre qu'ils achèvent de meubler. Le caïd est à pied, nous le cueillons au passage; il monte pesamment dans

notre break, en mettant sa main droite sur son cœur, en signe de respect. Le cadi caracole à la portière, sur un beau cheval vert — non, pardon, le cheval est blanc. — Des enfants à demi nus, trapus et bronzés, nous suivent en hurlant et en gambadant. Je l'avoue humblement, notre break, contenant et contenu, faisait seul tache dans ce tableau. Il nous aurait fallu des burnous et des ânes roses pour être en situation. Le sentiment de notre infériorité m'a poursuivi pendant tout notre séjour au M'zab. Nous étions une fausse note dans une symphonie orientale.

E. ZEYS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Indigènes de Berrian. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.